

Une phrase, une voiture

Annyck Martin

Number 123, Fall 2009

Filiation & Transmission

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61665ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Martin, A. (2009). Une phrase, une voiture. *Moebius*, (123), 113–116.

ANNYCK MARTIN

Une phrase, une voiture

Il fut un temps où, chaque fois que j'empruntais un pont, il s'ébranlait, s'éventrait. Je tombais dans l'abysse. Je me fractionnais en désordre-particules, engloutie par l'eau noire, dessous.

J'étais assise à l'arrière, à droite. Il paraît que c'est l'endroit le plus sécuritaire en voiture. J'avais sept ans, quatre ans, deux ans – me recroquevillais sur le plancher entre ma banquette et celle de ma mère à l'avant. L'été, c'était sec. L'hiver, ça sentait le sel et les bottes mouillées. Mon corps tressautait chaque fois que les roues heurtaient les jonctions du pont. Je frôlais la dislocation. Mes muscles se crispaient. Mon cœur s'emballait. J'avais du mal à respirer. Pour me calmer, je faisais rouler discrètement un petit caillou entre mes doigts. Et je levais les yeux vers mon frère.

Mon frère n'avait pas peur, lui.

*

Mon frère était un monarque. Un papillon orange et noir de grande envergure. Un de ceux qui migrent dans le sud à l'automne, au mois de septembre, et qu'on n'épingle jamais dans une petite boîte. Un papillon de science et de raison. Certaines populations aztèques connaissaient bien les monarques. Selon leurs croyances, les papillons étaient la réincarnation des guerriers tombés au combat. C'était

l'occasion pour eux d'enfiler, une dernière fois, leur chape de feu et de fusain. De la déployer dans une grande parade migratoire.

Être monarque n'empêchait pas mon frère d'être un peu con des fois.

*

Mon frère n'a pas toujours été monarque.

Il a d'abord été un prédateur, un grand chasseur. Petit garçon il courait les boisés, les champs, les bords de l'eau avec mon père et son grand filet. Il attrapait les plus beaux spécimens, les enfermait dans un pot de confiture bien propre, au fond duquel il déposait une boule de coton imbibée de chloroforme. Au bout de quelques minutes, les papillons s'endormaient, pour toujours. Mon frère épinglait chacun d'eux, délicatement, sur un séchoir en bois de balsa. Il les fixait ainsi, les ailes déployées, dans leur dernier repos.

*

Un coup de fil au petit matin. Juste avant tu dormais, au chaud, avec tes Amours. Des mots comme « suffoquer », « urgence » et « hôpital » sont lâchés. Chacun agit comme un outil qui perce. Le froid s'infiltré goulûment dans ton cocon.

La suite est hachurée.

Entre deux clignotements, tu entrevois le corps jaune mort de ton frère sur une table. Ça produit comme une déchirure, avec des papillons qui volettent tout autour.

*

J'ai dû mordre mon frère, une fois.

La plupart du temps, c'était lui – plus grand, plus gros, plus fort que moi – qui avait le dessus. Mais cette fois, j'ai mordu mon frère avec assez d'intensité pour le secouer. Façon de lui signifier que je savais être forte, moi aussi, lorsqu'il le fallait. Par la suite, il a troqué son filet à papillons contre un appareil photo. Et plus personne n'a revu chez lui de papillons en boîte. Uniquement de superbes portraits accrochés au mur.

*

Mon frère m'a légué deux choses, après sa mort.

D'abord une phrase. Des mots prononcés d'outre-tombe, qui m'ont redonné confiance. Je me suis servie d'eux afin de poursuivre mes projets et camper mon écriture. Une phrase qui a fait de moi « la grande », qui m'a fait passer de cadette à celle qui ouvre désormais la voie. Ensuite, une voiture.

Une phrase, une voiture. C'est peut-être la même chose.

Un « véhicule » en héritage. Assez solide pour traverser le temps, et tous les ponts du monde, même les vétustes et les chancelants.

*

Nous roulions en ligne droite sur l'autoroute.

Mon Amour et moi assis à l'avant, notre trésor, à l'arrière, à droite. Des nuées de monarques traversaient la route. Un massif orange et noir, en déplacement. La radio diffusait « Forever young » de Rod Stewart. Aucun papillon ne s'écrasait sur le pare-brise. Même que l'un d'eux nous avait devancés. À notre arrivée il était posé, tel un au revoir, sur une couronne de fleurs, près de mon frère, au salon. Par lui, j'ai appris que le corps costaud de

quelqu'un qu'on aime peut tenir dans une toute petite boîte en bois vernis.

Une boîte sans couvercle, où les papillons sont libres de venir et de s'envoler.